

DOSSIER DE PRESSE

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

معهد العالم
العربي
TOURCOING

LES SENTINELLES

EXPOSITION 17.09.22 > 12.02.23

Œuvres de la collection du Cnap

 Centre national
des arts plastiques

 LE FRESNOY
STUDIO DES ARTS
NATIONAL CONTEMPORAINS

Exposition en partenariat avec le Centre national des arts plastiques
et Le Fresnoy – Studio national des arts contemporains

LES ARTISTES EXPOSÉS

Collectif ABOUNADDARA
Basma ALSHARIF
Ismaïl BAHRI
Yto BARRADA
Taysir BATNIJI
Raed BAWAYAH
Safia BENHAIM
Hicham BERRADA
Mohamed BOUROUISSA
Ilias EL FARIS
Abdessamad EL MONTASSIR
Hassen FERHANI
Jellel GASTELI
Joana HADJITHOMAS & Khalil JOREIGE
Karim KAL
Randa MAROUFI
Mehdi MEDDACI
Dania REYMOND
Zineb SEDIRA
Hocine ZAOURAR

COMMISSARIAT

Pascale Cassagnau
responsable du fonds audiovisuel et nouveaux
médias du Cnap

Camille Leprince
chargée de recherche au Cnap

Françoise Cohen
directrice de l'IMA-Tourcoing

LES PRÊTEURS

Centre national des arts plastiques (Cnap), Paris
CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux
Carré d'Art, musée d'art contemporain de Nîmes
FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand
Centre Pompidou, musée national d'art moderne,
centre de création industrielle, Paris
Galerie Éric Dupont, Paris

Remerciements aux artistes, à Béatrice Salmon et à
Caroline Bauer, Violaine Daniels, Marilyne Debord,
Stéphanie Fargier, Camille Lechable, Amélie Matray,
Julie Mallo, Naomi Rubi, Sandrine Vallée-Potelle,
Christine Velut, Franck Vigneux.

Iconographie

Une sélection de visuels est disponible à la presse. Veuillez avant toute publication prendre connaissance des conditions de reproduction suivantes.

- Les visuels presse sont exclusivement destinés à la promotion de l'exposition « Les Sentinelles - Œuvres de la collection du Cnap » présentée à l'IMA-Tourcoing du 17 septembre 2022 au 12 février 2023
- Préciser dans l'article le nom du musée, le titre et les dates de l'exposition
- Faire figurer les crédits et mentions obligatoires qui vous seront fournis.

CONTACTS PRESSE

PRESSE NATIONALE ET RÉGIONALE

Simon Castel | IMA-Tourcoing
+33 (0)3 28 35 04 03 | +33 (0)6 88 03 62 29
scastel@ima-tourcoing.fr

PRESSE NATIONALE

Jonathan Teyssédou | Agence Communic'art
+ 33 (7) 67 23 36 85
jteyssedou@communicart.fr

LES EXPOSITION 17.09.22 > 12.02.23 SENTINELLES

Œuvres de la collection du Cnap

*Ô veilleurs ! N'êtes-vous pas lassés
De guetter la lumière dans notre sel
Et de l'incandescence de la rose dans notre blessure
N'êtes-vous pas lassés Ô veilleurs ?*

Mahmoud Darwich, *État de siège* (2002)

Face aux turbulences, des foyers de la création

C'est en 2002, lors d'un regain de violence qui vise à réprimer la deuxième intifada, que le grand poète palestinien Mahmoud Darwich écrit ces lignes dans *État de siège*. Les vingt années qui nous séparent de ces événements nous les font paraître à la fois lointains et proches, tant l'état du monde reste suspendu au sort incertain des peuples de la région. Lorsque les tentatives de soulèvement se voient confisquées par des contre-révolutions ou des conflits, les turbulences du monde arabe témoignent ainsi du sentiment de vivre en état de siège.

Hissés sur « *une échelle inclinée au milieu de la tempête* », les artistes s'élèvent tels des sentinelles, témoins du présent au sein d'un monde au temps désorienté et aux limites instables. Ils savent alors trouver les points de passages, inventer des temporalités autres, repenser des géographies, malgré le dépaysement, l'exil à soi et à sa communauté et les soubresauts sociopolitiques.

Par les jeux du documentaire et de la fiction, les œuvres sont des théâtres qui exposent la conscience tragique du temps tout en la mettant à distance par la juste alchimie d'une forme plastique émancipatrice. Conçue à partir d'un choix d'œuvres de la collection du Centre national des arts plastiques (Cnap), l'exposition *Les Sentinelles* convie le spectateur à un voyage à travers ses fonds photographique et audiovisuel.

Cinq foyers de la création du monde arabe et de sa diaspora émergent ici comme autant d'entrées dans la logique propre des œuvres et de la création contemporaine.

Une programmation parallèle donnera lieu à des projections et des rencontres à Tourcoing au Fresnoy – Studio national des arts contemporains en partenariat avec l'Université de Lille, à Roubaix aux Archives nationales du monde du travail en partenariat avec l'association Travail et Culture, à Sciences-Po Lille, à la Fondation Pernod-Ricard à Paris, ainsi qu'à des émissions sur la radio *Duuu.



Hassen Ferhani, *143 rue du désert*, 2019, PH20-13, droits réservés/Cnap © Courtesy de l'artiste

FOYER 1

En quête de boussole

Ce premier foyer nous fait traverser le monde arabe, du nord au sud et d'est en ouest, de la mer au désert et jusqu'à des territoires oubliés ou contestés.

Hassen Ferhani, *143 rue du désert*

C'est un relais routier qui prend des allures de gargote insolite sous la direction de sa propriétaire, Malika, reine du désert. Au bord de la Transsaharienne, qui traverse l'Algérie sur plus de 2 000 kilomètres, Hassen Ferhani réalise en 2019 son deuxième long métrage, *143 rue du désert*, à partir duquel il crée l'installation éponyme. Vidéos, diapositives et photographies nous invitent à pénétrer dans ce huis clos en marge du monde, devenu cette fois centre du monde. Après quatre films tournés à Alger, l'artiste s'engage ici dans un road movie accompagné de son ami l'écrivain Chawki Amari, qui en 2008 a écrit le récit *Nationale 1*. Revenant sur les traces de son errance motorisée le long de ce qui est connu comme la plus grande route d'Afrique, Amari partage avec Ferhani cette rencontre hors du com-

mun avec la patronne du lieu-étape. Le cinéaste décide alors de s'y arrêter et de se rendre disponible aux événements imprévus qui surgissent dans le réel.

En fait de réel, nous découvrons la vie quotidienne d'une femme qui a quitté le nord du pays et décidé d'écrire son histoire là où il n'y avait que serpents et scorpions. Celle que Ferhani nomme une « sainte en son mausolée profane » accueille des touristes qui échappent à l'exotisme, des individus engagés dans des quêtes énigmatiques et surtout des routiers marqués par la dureté de leur métier. Ce sont les habitués du lieu qui, été comme hiver, parcourent la N1 dans leurs camions. Apercevoir la maison de Malika, c'est la perspective d'une halte bienvenue pour

se ravitailler et s'asseoir à la table de la patronne, autour d'une toile cirée bigarrée que l'artiste a tendue au mur. C'est aussi l'occasion de continuer à tisser une relation au long cours, souvent dans des silences auxquels Ferhani sait laisser place. Il capte les visages, les attitudes, le temps suspendu, dont la douceur presque surannée de la palette de couleurs rend compte à l'image. C'est que la vie se déroule hors du temps en dehors de ces visites.

Jouant entre intérieur et extérieur, l'artiste nous offre aussi à voir le dehors en un relevé topographique. Malika se tient au seuil de sa porte. « Regarder le monde », nous dit-elle. Apparaît alors le hors-champ. Le regard se tourne

vers cet arbre planté tout proche depuis des années et qui, même s'il ne veut pas grandir, reste son baromètre. Une série d'images glanées sur la route entre la capitale et le désert restitue le long voyage. Une petite maison blanche aux formes géométriques au milieu d'un champ. Un bâtiment en construction dont on ne sait s'il sera un jour achevé. Une montagne bleue qui s'élève à l'horizon. Au sein de l'installation est posée une valise qui semble avoir été abandonnée par l'un des visiteurs de Malika. En jouant de la pluralité des supports visuels, l'artiste fait se répondre l'intérieur et l'extérieur de ce lieu singulier et nous donne accès, plus qu'à un simple décor, aux coordonnées mêmes d'un véritable western documentaire.

Jellel Gasteli, *Série blanche*



Jellel Gasteli, *Sans titre n°3*, de la série *Série blanche*, 1989, FNAC 980757, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap © Courtesy de l'artiste

L'artiste franco-tunisien Jellel Gasteli trace par la pratique photographique une géographie de l'espace méditerranéen en arpentant la Tunisie, le Maroc ou encore la Corse. La *Série blanche* est de loin son travail le plus connu. Minimaliste, cette série de tirages argentiques de grand format est construite en noir et blanc à partir du jeu de la géométrie des ombres et de la lumière sur des architectures traditionnelles blanchies à la chaux. Nulle présence humaine au coin de la rue. L'artiste exploite les potentialités de l'abstraction en s'en tenant à un dépouillement empreint de sérénité. En réduisant les bâtiments à des surfaces, des textures et des lignes, l'artiste abstrait le paysage en captant l'intensité et la pureté des lieux de l'île de Djerba, qu'il associe à son enfance.

Ilias El Faris, *Aïn Diab*



Ilias El Faris, *Aïn Diab*, mars 2019, FNAC 2019-0197, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

C'est l'aube sur Aïn Diab, corniche de Casablanca. Avec un détecteur de métal, un homme parcourt la plage, seul. Il creuse des trous dans le sable, sans succès, tandis que le soleil pointe. Avec la lumière, arrivent les joggeurs, les maîtres et leurs chiens domestiqués. L'homme voit la plage se transformer en un terrain de récréation où seuls les chiens errants lui ressemblent. Chacun paraît désormais se suivre dans ce jeu de pistes. Pour son troisième film construit comme une fable sensible, le réalisateur marocain Ilias El Faris explore les relations et les frontières entre humain et animal, brassant les instincts, les réflexes et la quête de repères.

Zineb Sedira, *The Death of a Journey 5*



Zineb Sedira, *The Death of a Journey 5*, 2008, FNAC 09-090, Centre national des arts plastiques, en dépôt au FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand © Adagg, Paris, 2022, crédit photo : Yves Chenot

Réalisée non loin de Nouadhibou en Mauritanie par l'artiste franco-algérienne Zineb Sedira, cette prise de vue figure une décharge de bateaux parmi les plus célèbres de l'Afrique occidentale. Là, les embarcations abandonnées échappent au démontage : les épaves gisent, entre mer et sable, tels de grands squelettes de rouille et les mâts branlants se dressent comme des totems. Quelque chose demeure rétif à la disparition dans ce cimetière dont se dégage une beauté grave et inquiétante. Si elle a longtemps puisé son inspiration dans un domaine autobiographique, la plasticienne s'ouvre ici à une mise en jeu de la circulation des imaginaires maritimes entre confins du monde arabe et début du monde subsaharien.

Abdessamad El Montassir, *Achayef*

Dans un territoire méconnu qu'il nomme pudiquement « le Sahara au sud du Maroc », le plasticien Abdessamad El Montassir effectue un retour au lieu qui l'a vu grandir à travers son premier film : *Achayef*. Un personnage d'ar-penteur mi-humain mi-animal, qui se nourrit du mythe de Chertate propre à la culture sahraouie, nous introduit au paysage. C'est à travers cette déambulation que le spectateur apprivoise une terre autrefois habitée par les nomades mais aujourd'hui figée dans la douleur. Une femme émerge comme fragile témoin. Tout se joue à demi-mots, dans une discrète révélation de l'histoire. En 1975, au moment où l'Espagne se retire de cette colonie qu'elle occupe depuis la fin du XIX^e siècle, une guerre se déclenche entre puissances régionales et mouvement de libération. Le peuple sahraoui restera finalement soumis à une situation tragique.

Projet d'art et de recherche interdisciplinaire, *Achayef* interroge ainsi la façon dont les traumatismes suscitent les formes d'amnésie, de honte et de culpabilité. La parole manque et semble avoir en quelque sorte déserté le réel, parce que trop longtemps dominée. El Montassir mène alors à travers la flore une quasi-enquête sur les séquelles qui ne parviennent pas à être formulées par les humains. Le plasticien se tourne vers le daghmous, une plante qui

s'est accrochée bon gré mal gré à cette terre. Elle semble avoir enregistré les traumatismes vécus par le peuple sahraoui, voire les avoir métabolisés. Initialement porteur de feuilles, le daghmous est désormais recouvert d'épines comme s'il avait développé des systèmes de résistance. Il constitue dès lors aux yeux de l'artiste un indicateur symbolique fiable des rapports de forces politiques et culturels. En observant cette plante, *Achayef* évoque, dans une sorte d'anthropomorphisme, les formes de survie produites par les habitants de ce même lieu.

En croisant le souci écologique avec celui de raconter une contre-histoire et d'exprimer les violences passées, l'artiste va questionner la capacité du règne végétal à témoigner quand les humains n'ont plus les mots. L'artiste convoque deux scientifiques, l'un s'exprimant sur la mémoire enregistrée par les plantes, l'autre sur la mémoire intergénérationnelle chez les humains. Armé d'archives non-matérielles de l'histoire, El Montassir ouvre un interstice inédit pour l'émergence de ce qui n'était jusque-là que latent, tout en revendiquant un récit situé, contextualisé et ancré dans l'expérience. La parole se recompose enfin, afin de creuser, produire, transmettre, renouer, documenter, préserver, analyser et partager.



Abdessamad El Montassir, *Achayef*, 2018, FNAC 2021-0017, Centre national des arts plastiques, © Adagp, Paris, 2022, courtesy de l'artiste

FOYER 2

Quotidiens urbains

« Quotidiens urbains » nous introduit dans la ville, ses à-côtés et ses interstices entre ici et là-bas, nous faisant découvrir la façon dont les individus les occupent pour redonner à l'espace une dimension habitable.

Ismail Bahri, *Orientations*

Dans cette vidéo, le plasticien tunisien Ismaïl Bahri met en scène une déambulation énigmatique. Il tient à bout de bras un verre rempli d'encre noire qu'il filme en plongée et qui lui sert de fragile surface de projection de son environnement. On voit peu à peu apparaître un arbre, un bâtiment et quelques éléments qui nous font deviner l'envers d'un paysage urbain qui n'est autre que celui de Tunis. Dans ce fragile dispositif qui se joue autour de l'encre comme élément d'une autre possibilité d'écriture du réel, l'artiste rompt avec les usages sociaux prédéterminés de la ville. Il invite à un rituel qui renouvelle le regard sur les éléments du quotidien en jouant sur leurs représentations, suscitant l'étonnement du passant comme celui du spectateur.

Ismail Bahri, *Orientations*, 2010, FNAC 2014-0176, Centre national des arts plastiques, en dépôt au CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux © Courtesy de l'artiste





Randa Maroufi, *Le Park*, 2015,
FNAC 2017-0397, Centre national
des arts plastiques en dépôt au
CAPC, musée d'art contempo-
rain de Bordeaux © Courtesy de
l'artiste

Randa Maroufi, *Le Park*

Le décor du film de la vidéaste marocaine Randa Maroufi est un parc d'attraction abandonné dans le centre de Casablanca. L'artiste convie un groupe d'adolescents familiers du lieu à rejouer des moments de leur propre vie à travers le prisme de scènes de jeux vidéo ou d'épisodes trouvés sur les réseaux sociaux. Le film multiplie les points de vue sur les figures et les hypothèses narratives, en décomposant les durées et en mêlant improvisation et reconstitution. D'essence théâtrale, ses œuvres confrontent le temps de la performance au temps de la réalité historique, économique ou sociale du pays pour en révéler une vision critique.





Mohamed Bourouissa, *Le Téléphone*, 2006, série *Périphéries*, FNAC 09-050 © Adagp, Paris, 2022, crédit photo : Galerie Les Filles du Calvaire, Paris

Mohamed Bourouissa, *Le Téléphone*, série *Périphéries*

À la suite d'émeutes contre les inégalités sociales et de violences dans les banlieues françaises en 2005, l'artiste franco-algérien Mohamed Bourouissa entreprend son projet photographique nommé *Périphéries*, qui l'a fait connaître et qu'il développera par la suite jusqu'en 2008. Les personnes qu'il photographie sont des jeunes auxquels il s'identifie, de La Courneuve, de Pantin, de Clichy-sous-Bois ou d'Argenteuil en Ile-de-France ou du Mirail à Toulouse. Quelque chose de la complexité des relations sociales est au cœur de ce travail à travers la captation de rassemblements, de confrontations, d'incidents, de gestes et de regards figés.

Pourtant la démarche de l'artiste est loin de relever du spectaculaire médiatique : il s'agit de donner une autre visibilité à des jeunes sous-représentés ou au contraire surexposés et en tout cas trop souvent définis par des stéréotypes. S'ils semblent avoir été pris sur le vif, ces clichés sont en réalité l'aboutissement de mises en scène lucidement travaillées. Ils tirent leur inspiration de grands maîtres tels que Delacroix ou Le Caravage, mais aussi de photographes contemporains comme Jeff Wall, dont la pratique cherche à démontrer que toute image est une

fabrication. *Le Téléphone* constitue de cette façon une photographie minutieusement construite. Le photographe met en abyme tout un jeu de regards entre quatre personnages, à partir de celui que se jettent deux jeunes hommes qui se font face. On pourrait même penser que Bourouissa joue avec l'expression « œil pour œil », peut-être avant que la tension ne vire au « dent pour dent ». C'est donc un moment un peu théâtral où tout peut basculer que l'artiste choisit d'interpréter.

La construction de l'œuvre s'appuie sur une certaine profondeur de champ. A l'arrière-plan se trouve notamment un personnage qui capte la scène avec son smartphone et que l'on voit regarder l'écran. Il semble jouer la fonction du « témoin » des peintures classiques : celui qui, relégué souvent au bord du cadre, assiste à une scène de confrontation entre les deux personnages qui occupent les deux premiers plans. Tirées dans un grand format qui prend l'ampleur d'un tableau et qui les sort d'une approche strictement documentaire, ces images donnent une place aux jeunes de la périphérie des grandes villes dans l'histoire de l'art en même temps qu'elles leur restituent leur rôle en tant que sujets de l'histoire contemporaine.

Hicham Berrada,
Natural Process Activation #3 Bloom



Hicham Berrada, *Natural Process Activation #3 Bloom*, 2012, FNAC 2015-0624 © Adagp, Paris, 2022

De nuit, deux individus entrent par effraction dans le parc floral de Vincennes. La séquence débute dans l'obscurité floue jusqu'à l'irruption soudaine d'un projecteur de cinéma de 2 000 watts qui éclaire des pissenlits et déclenche leur floraison. Dans une transgression poétique, Hicham Berrada redonne ses droits à la nature tout en testant les limites des capacités démiurgiques de l'Homme. Nourri d'une double formation artistique et scientifique, l'artiste franco-marocain explore dans ses travaux des protocoles scientifiques imitant au plus près différents processus naturels dans des œuvres qui s'apparentent à un *art in progress*.

FOYER 3

Tout contre l'Histoire

Avec « Tout contre l'Histoire », nous nous frottons au temps qui passe via les canaux alternatifs aux manuels scolaires comme aux médias, de l'histoire des indépendances nationales jusqu'aux révoltes populaires de 2011.

Safia Benhaim, *La Fièvre*

Maroc, février 2011. Une nuit de fièvre, une enfant perçoit la présence d'un fantôme : une femme venue de la mer. S'effectue dans un récit muet à la lisière du fantastique le retour dans son pays natal d'une exilée politique après trente ans d'absence. L'enfant d'aujourd'hui et le fantôme de la femme se confondent en un voyage dans l'espace et le temps. Le parcours de la fillette à travers une maison encore à peine construite mais déjà abandonnée est l'occasion d'une errance mémorielle teintée de magie. En parallèle de cette remémoration intime fiévreuse surgit le souvenir des luttes anticoloniales ravivées par le « printemps arabe ». À l'image de ce film, la réalisatrice franco-marocaine Safia Benhaim tisse tout un pan de son cinéma à partir de l'histoire de sa propre famille et ici en particulier de celle de sa mère.



Ismail Bahri, *Film 3*

Un an après la révolution tunisienne, c'est à une certaine archéologie de l'histoire récente que nous introduit le plasticien Ismail Bahri. Il manie comme à son habitude la vulnérabilité des matériaux pour suggérer le rapport entre les sensations et le sens. Sous le titre de *Film*, cette vidéo fait partie d'une série de courtes captations construites autour d'un même protocole : un fragment choisi et découpé dans un journal du jour est enroulé puis déposé sur une surface d'encre noire. Au contact du liquide, le rouleau s'ouvre et se libère du geste qui l'a modelé. En se mettant ainsi à vivre, cette bribe de papier révèle un contenu enfoui, les indices d'une actualité qui ne cesse de fuir.

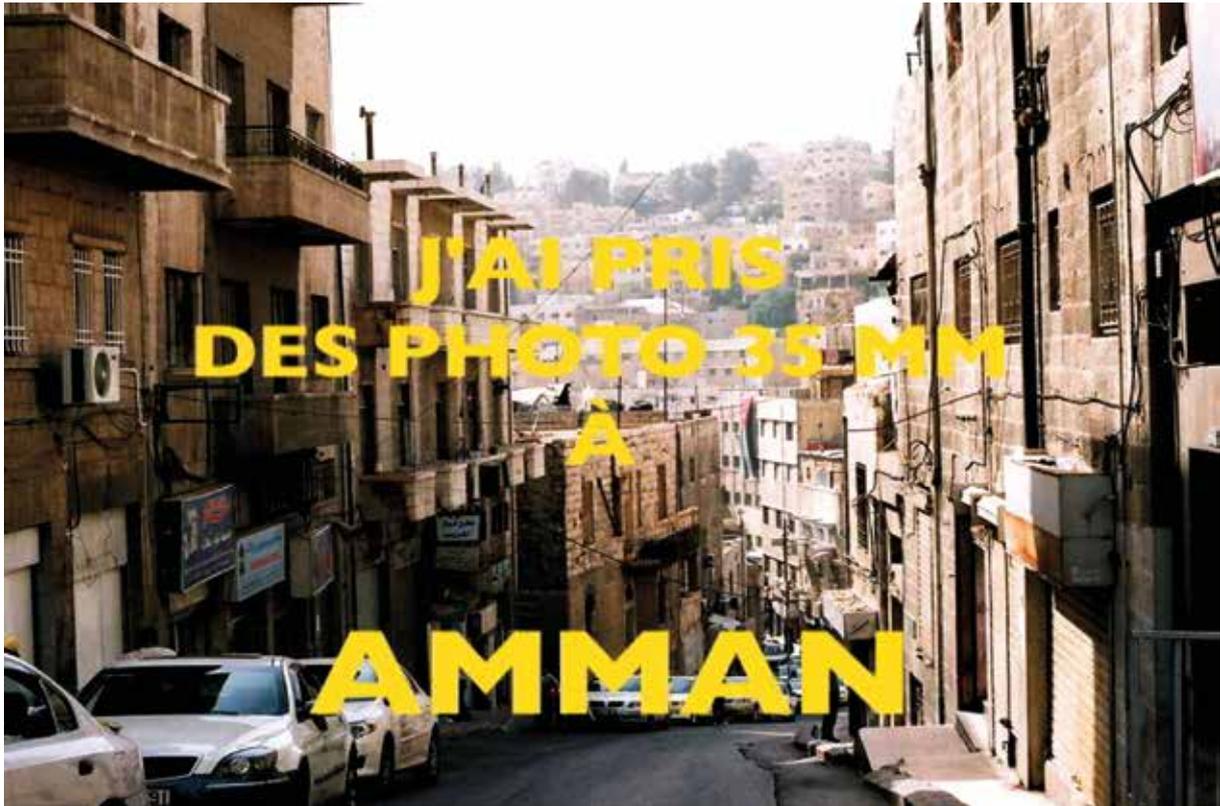
Ismail Bahri, *Film 3* (*Journal du 15 mars 2012*), de la série *Film*, 2012, FNAC 2014-0176
Centre national des arts plastiques © Courtesy de l'artiste et de la Galerie Les Filles du Calvaire, Paris

Dania Reymond, *La Tempête*

Le film de la réalisatrice franco-algérienne Dania Reymond met en scène la reconstitution d'une première séance de cinéma, dans la classe d'une école de village. Les enfants qui se font apprentis régisseurs travaillent à occulter les fenêtres pour faire le noir afin de préparer la projection. Le film de propagande de la puissance coloniale qui apparaît alors sur l'écran provisoire représente la venue d'un camion-cinéma français dans la campagne algérienne durant les premières années de la guerre d'indépendance. Dans cette mise en abyme, le cinéma est évoqué ici comme une tempête de sons, d'images, d'affects, d'idéologies, qui envahissent les spectateurs médusés. Ce film s'inscrit dans un travail au long cours que l'artiste mène sur les tourments de l'histoire algérienne.



Dania Reymond, *La Tempête*, 2016, FNAC 2016-0177
Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap



Basma Alsharif, *The Story of Milk and Honey*, 2011, FNAC 2014-0189, Centre national des arts plastiques, en dépôt au Centre Pompidou, musée national d'art moderne, centre de création industrielle, Paris, droits réservés/Cnap

Basma Alsharif, *The Story of Milk and Honey*

Avec le film de texture expérimentale *The Story of Milk and Honey*, la vidéaste palestinienne Basma Alsharif réalise une lettre filmée qui évoque l'échec de sa propre forme. Le film raconte, sur un mode elliptique, l'impossibilité d'un homme à écrire une histoire d'amour au Liban. À la manière d'un conte, le récit d'une défaite amoureuse devient une traversée dans des images, des archives, des chansons régionales. Le film se transforme en un terrain d'exploration des manières dont sont perçus et comparés des données, des informations, des faits, des images et des sons. Structurée en boucle, la séquence narrative se retourne sur elle-même pour renvoyer à la figure du narrateur filmé au milieu de ses matériaux documentaires. Comme dans nombre de ses œuvres, l'artiste choisit ici le Proche-Orient comme épicentre de récits qui mêlent satire, doute et espoir.

Raed Bawayah, *Garçon devant un mur sur lequel est dessiné un cœur*, série *Childhood Memories*, 2002-2003, FNAC 07-461, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap, crédit photo : Yves Chenot



FOYER 4

Survies

« Survies » nous invite à revenir sur les blessures de l'histoire régionale au long cours en abordant la situation des peuples palestinien, algérien et syrien entre colonisation et guerre civile.

Raed Bawayah, série *Childhood Memories* —

Ces portraits appartiennent à la série dans laquelle le photographe palestinien Raed Bawayah convoque ses souvenirs d'enfance, alors qu'il effectue un retour dans son village de Qatanna en Cisjordanie, non loin de Jérusalem. À travers des scènes du quotidien photographiées en noir et blanc avec tendresse, il se remémore une vie faite de peu et témoigne des difficultés socio-économiques qui conditionnent encore aujourd'hui la vie des habitants et décident de l'avenir des enfants. Lorsqu'il photographie son pays, mais aussi quand il parcourt le monde, l'artiste adresse un message à la fois humanitaire et politique pour la reconnaissance des plus vulnérables.

Taysir Batniji, série *Miradors*



Taysir Batniji, série *Miradors*, 2018, FNAC 08-513, prêt de la Galerie Éric Dupont, Paris, © Adagp, Paris, 2022, crédit photo : Yves Chenot



Ce travail s'inspire des photos de châteaux d'eau en noir et blanc du couple allemand Bernd et Hilla Becher qui, à partir des années 1950, a répertorié le patrimoine industriel à travers le monde. Le plasticien Taysir Batniji a en effet été saisi par leur étrange ressemblance avec les miradors israéliens installés aux abords du « mur de la honte ». Originaire de Gaza, et donc interdit d'entrée en Cisjordanie, il a dépêché sur place le jeune photographe Monther Jawabreh qui, malgré son absence d'accréditation, est parvenu à suivre ses instructions pour réaliser ces images. Non seulement la tentative s'avère une entreprise risquée, mais ses enjeux dépassent aussi de loin la simple typologie. En témoignent les flous, les bougés, les cadrages maladroits, la lumière imparfaite, qui finalement traduisent l'impossibilité autant que le refus de transformer ces constructions en de simples sculptures patrimoniales.

Hocine Zaourar, *La Madone de Bentalha*



Hocine Zaourar, *La Madone de Bentalha*, 1997, FNAC 06-517, Centre national des arts plastiques, en dépôt au FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand, droits réservés/Cnap, crédit photo : Yves Chenot

En pleine « décennie noire », dans la nuit du 22 au 23 septembre 1997, un massacre de grande envergure est commis à Bentalha dans la périphérie sud d'Alger. Le lendemain, Hocine Zaourar, photoreporter algérien de l'Agence France-Presse, se rend à l'hôpital de Zemirli où sont conduites les victimes. Il prend plusieurs clichés pour documenter le drame. L'image d'une femme éplorée sera choisie pour faire la une de plus de 700 quotidiens du monde entier et se verra baptisée « Madone » lors de sa publication. La photographie sera fortement critiquée par le pouvoir algérien dès lors qu'elle incarne au plus près la situation tragique des civils pris en étau dans la guerre. Le prix World Press Photo a été décerné au photographe pour cette image aussi saisissante que controversée.



Collectif Abounaddara, *Prière dans la nuit*, 2012, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

**Collectif Abounaddara,
*Sous le ciel de Damas ;
Chronique d'une chute annoncée ;
Prière dans la nuit ;
La Mouche ;
Et pourtant elle tourne***

Chaque vendredi, jour symbolique des manifestations du soulèvement syrien, le Collectif Abounaddara a donné rendez-vous pendant plus de cinq ans sur internet en postant de très courts-métrages à la forme et au message percutants. Cinq des créations, réalisées par des autodidactes anonymes présents dans tout le pays, sont projetées ici en retraçant la transformation de la révolte en conflit généralisé. La première vidéo met en scène la révolte des banlieues de la capitale alors que la ville demeure figée sous

le contrôle du régime. La deuxième donne à voir la bataille des graffitis politiques qui s'affichent sur les murs. La troisième rend compte de l'inventivité des rituels des veillées révolutionnaires à Homs. La quatrième observe une attaque aérienne sans pour autant en montrer frontalement la violence par respect pour les victimes. En suivant le lever du soleil, la cinquième invite à espérer même au milieu du chaos.



Yto Barrada, *Ferry boat Tanger-Algesiras*, série *Le détroit*, notes sur un pays inutile, 2000, FNAC 01-080, Centre national des arts plastiques, en dépôt au Carré d'Art, musée d'art contemporain de Nîmes © Courtesy de l'artiste/Cnap, crédit photo : Yves Chenot

FOYER 5

Transit

Avec « Transit », nous entrons dans les zones de traverse mais aussi d'entrave aux migrations méditerranéennes en franchissant les frontières du détroit de Gibraltar, de l'Algérie et du Liban.

Yto Barrada, *Ferry boat Tanger-Algesiras*, série *Le détroit*, notes sur un pays inutile

En arabe comme en français, « détroit » conjugue étroitesse (dayq) et détresse (mutadayeq). Dans sa série *Le détroit*, notes sur un pays inutile, la plasticienne franco-marocaine Yto Barrada photographie Tanger comme ville-buttoir de milliers d'espérances pour qui passer le détroit de Gibraltar, c'est accéder à l'Europe. Ce portrait-ci figure une femme qui semble littéralement tourner le dos

à son pays durant la traversée du ferry qui relie le port de Tanger à celui d'Algésiras en Andalousie. Le salon de première classe apparaît comme le théâtre d'une latence en même temps qu'il donne un indice de la diversité des réalités de celles et ceux qui cherchent à partir. Dans un même élan, son œuvre interroge les géographies transfrontalières et leur flottement en termes intimes et politiques.

Karim Kal, série *L'Arrière-pays*, sous-titre *Les Entraves*



Karim Kal, *Mer à Fort-de-l'eau*, 2014-2016, série *L'Arrière-pays*, sous-titre *Les Entraves*, FNAC 2016-0395, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

Depuis 2011, le photographe franco-algérien Karim Kal a entamé sa série nocturne en noir et blanc *L'Arrière-pays* en révélant la part d'ombre du paysage. S'inspirant de *Surveiller et punir* de Michel Foucault, il questionne le caractère disciplinaire de l'espace en passant en France par des cités, des prisons, des hôpitaux, jusqu'au bord de mer algérois. À partir d'un dispositif de prises de vues avec des temps de pose rapide et l'utilisation d'un flash de faible portée, il développe une recherche formelle qui met à l'épreuve les limites perceptives où la photographie serait à la fois un lieu de résistance et de projection ouvert pour le regardeur. Ici les maillons d'une chaîne dans la banlieue lyonnaise, là-bas un trait d'écume d'une vague qui s'échoue dans les environs d'Alger : l'artiste rend compte des deux côtés de la Méditerranée du contrôle des déplacements humains.

Mehdi Meddaci, *Les Blocs*, série *Les yeux tournent autour du soleil*



Mehdi Meddaci, *Les Blocs*, série *Les yeux tournent autour du soleil*, 2013, FNAC 2015-0709, Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

À travers sa série *Les yeux tournent autour du soleil*, l'artiste franco-algérien Mehdi Meddaci travaille par la vidéo le glissement entre la véricité du document et la possibilité d'une fiction pour rendre compte du choc et de la blessure de l'exil. Tourné sur une jetée dont les blocs de béton barrent le regard et l'accès à la mer, les cadres choisis portent en eux la mémoire des générations d'immigrations passées. Si *Les Blocs* se situe dans le port de Sète, la vidéo nous transporte pourtant mentalement sur l'autre rive, en évoquant d'étranges rituels de l'attente du départ dans une tension omniprésente. Les uns arpentent, les autres escaladent, chacun mesurant les obstacles, tandis qu'un homme et une femme semblent s'être donné rendez-vous sans parvenir à se retrouver.



Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *Se souvenir de la lumière*, 2015, FNAC 2021-0113 (1 et 2), Centre national des arts plastiques, droits réservés/Cnap

Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *Se souvenir de la lumière*

Se souvenir de la lumière a été réalisé dans les eaux au large de Beyrouth, Jounieh et Tabbarjah par le couple d'artistes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige.

Ce diptyque vidéo fait partie d'un ensemble d'œuvres intitulé *J'ai regardé si fixement la beauté*, à travers lequel les vidéastes se questionnent sur ce qu'on peut raconter, ce que l'on peut montrer et ce que l'on peut opposer au sentiment d'effroi. Plus particulièrement ici, c'est le sort des migrants en Méditerranée qui est abordé par les artistes, qui tentent prendre le contre-pied du drame en se concentrant sur la lumière pour nous faire sortir de l'obscurité du réel. Encore faut-il se souvenir de la lumière... Hadjithomas et Joreige nous invitent alors à expérimenter poétiquement l'étrange phénomène physique de la transformation du spectre des couleurs dans le jeu des profondeurs de la mer.

D'une vidéo à l'autre, tout commence dans une sorte d'ambiguïté : on ne sait s'il s'agit du début d'une plongée ou d'une noyade. La caméra semble sortir de la mer pour mieux s'y engloutir de nouveau, comme si l'on gardait la tête à peine hors de l'eau. Au loin, pris dans les vagues, l'horizon d'une ville se dessine. Sans doute s'agit-il de dire adieu à la rive.

Dans la première vidéo, apparaissent longuement les visages préoccupés d'une femme et de quatre hommes.

On reconnaîtra bientôt en eux les passagers d'une embarcation de fortune. Ils sont assis là, sans gilets de sauvetage, à peine échappés de leur quotidien. À mesure que le bateau avance, les corps basculent lentement dans la mer. Chacun leur tour ils sont immergés, certains cherchant à se mouvoir sinon à se débattre, d'autres se laissant porter. On les suit de haut en bas jusqu'à atteindre les profondeurs. On traverse une ville engloutie, faite de vestiges désormais habités par la faune et la flore. On identifie au fur et à mesure sous le plancton les composantes de véhicules militaires comme autant d'indices d'une guerre et l'on se demande si les personnes fuient leur pays pour se détacher du passé. Partir pour réinventer l'avenir. Mais remonteront-ils à la surface ?

La seconde vidéo rejoue cette immersion sur un mode métaphorique à travers le mouvement souple d'une étoffe aux couleurs primaires, qui se laisse emporter par une certaine douceur des courants d'eau. La matière sert de guide et transforme le risque de noyade en plongée mystérieuse. Elle prend peu à peu l'éclairage de ce milieu naturel, modulant chaque fois sa teinte en fonction de celle du paysage sous-marin, comme un animal habitué à se camoufler pour s'adapter à son environnement. Lorsqu'elle remonte à la surface, l'étoffe semble chargée d'une lumière nouvelle, comme porteuse d'organismes lumineux qui signent une aspiration à l'espérance.

Œuvres exposées

FOYER 1

> Abdessamad EL MONTASSIR, *Achayef*, 2018, vidéo, durée 16'49", FNAC 2021-0017

> Ilias EL FARIS, *Aïn Diab*, 2019, vidéo, durée 8'26", FNAC 2019-0197

> Hassen FERHANI, *143 rue du désert*, 2019, œuvre en trois dimensions, PH20-13

> Jellel GASTELI, *Sans titre N°1 et N°3*, 1989-1993, série *Série blanche*, épreuves gélatino-argentique sur papier baryté, 117,5 x 119 cm chacune, FNAC 980758

> Zineb SEDIRA, *The Death of a Journey 5*, 2008, C-Print contrecollé sur aluminium, 100 x 124,8 cm, FNAC 09-090

FOYER 2

> Ismaïl BAHRI, *Orientations*, 2010, vidéo, durée 20', FNAC 2014-0176

> Hicham BERRADA, *Natural Process Activation #3 Bloom*, 2012, vidéo, durée 5'50", FNAC 2015-0624

> Mohamed BOUROUISSA, *Le Téléphone*, 2006, série *Périphéries*, épreuve chromogène sur papier contrecollée sur aluminium, 76 x 103 cm, FNAC 09-050

> Randa MAROUFI, *Le Park*, 2015, vidéo, durée 14', FNAC 2017-0397

FOYER 3

> Basma ALSHARIF, *The Story of Milk and Honey*, 2011, vidéo, durée 10', FNAC 2014-0189

> Ismaïl BAHRI, *Film 3 (journal du 15 mars 2012)*, 2012, vidéo, durée 1'16", série *Film*, FNAC 2014-0176

> Safia BENHAIM, *La Fièvre*, 2014, vidéo, durée 40', FNAC 2020-0711

> Dania REYMOND, *La Tempête*, 2016, vidéo, durée 10', FNAC 2016-0177

FOYER 4

> Collectif ABOUNADDARA, *Sous le ciel de Damas*, 2011, vidéo, durée 1'40"
- *Chronique d'une chute annon-*

cée, 2012, vidéo, durée 2'12"

- *Prière dans la nuit*, 2012, vidéo, durée 1'35"

- *La Mouche*, 2015, vidéo, durée 1'27"

- *Et pourtant elle tourne*, 2016, vidéo, durée 4'25"

> Taysir BATNIJI, série *Miradors*, 2018, 12 épreuves Lambda sur papier satiné 38,5 x 29,5 cm chacune, galerie Éric Dupont, Paris

> Raed BAWAYAH, série *Childhood Memories*

- *Jeune garçon écartant un rideau de sacs recyclés*, 2002-2003, épreuve gélatino-argentique sur papier baryté, 60 x 50,1 cm, FNAC 07-448

- *Fillette bras entremêlés*, 2002-2003, épreuve gélatino-argentique sur papier baryté, 60,8 x 50,1 cm, FNAC 07-460

- *Garçon devant un mur sur lequel est dessiné un cœur*, 2002-2003, épreuve gélatino-argentique sur papier baryté, 60,8 x 50,5 cm, FNAC 07-461

> Hocine ZAOURAR, *La Madone de Bentalha*, 1997, épreuve gélatino-argentique, 34,9 x 52 cm, FNAC 06-517

FOYER 5

> Yto BARRADA, *Ferry boat Tanger-Algerias*, 2000, RA4 contrecollée sur aluminium, 90 x 79,8 cm, série *Le détroit, notes sur un pays inutile*, FNAC 01-080

> Joana HADJITHOMAS & Khalil JOREIGE, *Se souvenir de la lumière*, 2015, 2 vidéos, durées 6'44" et 7'17", FNAC 2021-0113 (1 et 2)

> Karim KAL, *La Chaîne*, 2014-2016, épreuve numérique jet d'encre pigmentaire contrecollée sur Dibond, 150,2 x 180 cm, FNAC 2016-0395

> Karim KAL, *La Mer à Fort-de-l'Eau*, 2014-2016, épreuve numérique jet d'encre pigmentaire contrecollée sur Dibond, 180 x 135 cm, FNAC 2016-0396

> Mehdi MEDDACI, *Les Blocs*, 2013, vidéo, durée 19'20", FNAC 2015-0709

Les partenaires de l'exposition

L'IMA-TOURCOING

Né de la volonté de la Région Hauts-de-France, de la Métropole européenne de Lille, des Villes de Tourcoing et de Roubaix et de l'Institut du monde arabe, l'IMA-Tourcoing est un Groupement d'Intérêt Public ayant pour mission de valoriser et faire découvrir les cultures du monde arabe.

LE CNAP ET SA COLLECTION

Le Cnap est l'un des principaux opérateurs de la politique du ministère de la Culture dans le domaine des arts visuels contemporains. Il enrichit, pour le compte de l'État, une collection nationale qu'il conserve et fait connaître en France et à l'étranger. Avec plus de 107 000 œuvres acquises depuis plus de deux siècles auprès de 22 000 artistes, cette collection représente la variété des courants artistiques. Le Cnap encourage les artistes et les professionnels à travers plusieurs dispositifs de soutien et contribue à leur valorisation par la mise en œuvre d'actions de diffusion.

Les 13 000 œuvres du fonds photographique et les 1 500 œuvres du fonds audiovisuel composent un ensemble s'inscrivant dans un renouveau documentaire de l'art contemporain. La forme de l'essai, de l'enquête, côtoie ici des récits de contre-histoire et contre-information dans une analyse du présent. L'attention de la collection à des géographies extra-européennes témoigne de la diversité des regards sur le médium image.

Site internet : www.cnap.fr

LE FRESNOY - STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

Situé à Tourcoing au cœur de la métropole Lilloise, Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains est un établissement de formation, de production et de diffusion artistiques, audiovisuelles et numériques de haut niveau. L'objectif premier est de permettre à de jeunes artistes, venus du monde entier, de réaliser des œuvres avec des moyens techniques professionnels, sous la direction d'artistes reconnus et sans cloisonnement des moyens d'expression.

Du 30 septembre au 31 décembre 2022, Le Fresnoy - Studio national présente l'exposition *Panorama 24 - L'autre côté*. Grand rendez-vous annuel de l'institution, l'exposition *Panorama* permet de découvrir plus de 50 œuvres inédites, dans les domaines de l'image, du son et de la création numérique, réalisées par les artistes du Fresnoy. Placée sous le commissariat de Marie Lavandier et de Pascale Pronnier, cette nouvelle édition aborde le thème du passage, de la capacité à voir le monde autrement, de l'autre côté de notre monde.



Hassen Ferhani, 143 rue du désert, 2019, PH20-13, droits réservés/Chap © Courtesy de l'artiste

SAISON SEPT. 22 > JANV. 23

Programmation culturelle

CONCERT



Les Héritières

Hommage à Cheikha Rimitti

Samedi 17 sept. 22 à 20h

Théâtre Raymond Devos, Tourcoing

12 / 8 €

Avec Nawel Ben Kraïem, Samira Brahmia, Souad Asla, Cheikha Hadjla

En partenariat avec Attacafa, scène universelle nomade

JOURNÉES DU PATRIMOINE

Entrée libre

Sam 17 & dim 18 sept. 22

> Exposition Les Sentinelles

> Visites guidées à 15h30

> Initiations à la linogravure à 10h30

> Ateliers découverte de la menthe à 14h30 et 15h30

CONFÉRENCES

Entrée libre

> Pascal Boniface

Les enjeux géopolitiques de la coupe du monde de football au Qatar

Mardi 18 oct. 22 à 18h00

Sciences-Po Lille, en partenariat avec Maidan

> Quels espoirs pour les Kurdes de Syrie ?

Hamit Bozarslan - Samedi 19 nov. à 15h30

> Les paris de la Russie en Syrie

Ziad Majed - Samedi 3 déc. à 15h30

> Le Hirak a-t-il changé l'Algérie ?

François Geze, Farida Souiah, Leïla Beratto

Samedi 10 déc. à 15h30

PROJECTIONS

Au Fresnoy – Studio national des arts contemporains, Tourcoing

> Syrie : instantanés d'une histoire en cours

Collectif Abounaddara (2014, 52')

Lundi 17 octobre 2022

> 143 rue du désert, Hassen Ferhani (2019, 100')

Date à définir

Aux Archives nationales du monde du travail, Roubaix

> Boussa from the Netherlands

Bertille Bak (2017, 25')

Sur la planche

Leïla Kilani (2011, 106')

Vendredi 27 janvier 2023 à 19h00

Dans le cadre du Cabaret de l'Union

en partenariat avec Travail et Culture



INSTITUT
DU MONDE
ARABE

المعهد العالم
الاربي

TOURCOING



Exposition en partenariat avec le Centre national des arts plastiques
et Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains



Tourcoing



Membres du groupement d'intérêt public Institut du monde arabe-Tourcoing